

# Littérature scientifique et Esprit des lumières en Nouvelle-Grenade

S. A. S. TANHOSSOU

Université du Bénin, Lomé (Togo).

## Introduction

En vue d'une approche méthodologique du XVIII<sup>e</sup> siècle en Amérique espagnole, il nous est apparu que l'étude de ce que nous considérons comme une littérature scientifique permet de mettre en relief des problèmes liés à la spécificité du fait américain. Cette littérature ne représente pas uniquement un effort de taxinomie qui viserait à identifier les phénomènes naturels pour en ordonner la complexité et les soumettre aux lois de la raison ; elle est aussi un témoignage sur la réalité américaine, sur une attitude de l'esprit, sur un certain mouvement de la pensée qui donne au concept européen de « lumières » son caractère propre.

En Nouvelle-Grenade, l'Esprit des lumières est inséparable de la vie scientifique ; ceci nous oblige à nous poser une première question : quand commence le Siècle des lumières en Nouvelle-Grenade, par quoi se manifeste-t-il ? Cette période historique valable pour l'Europe a-t-elle un sens pour la Nouvelle-Grenade ? Dans l'affirmative, les deux périodes sont-elles parallèles, ou faut-il admettre, pour le vice-royaume, un certain temps de maturation ?

Tout d'abord, l'expédition *La Condamine*, en 1735, joue un rôle décisif, car elle arrache le vice-royaume à son isolement ; celui-ci, grâce à sa situation privilégiée, apporte, en effet, une contribution capitale dans la connaissance de la configuration terrestre. Par le biais de l'investigation scientifique, il entre dans le grand courant universaliste de la pensée au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'expédition, non seulement, lègue une tradition scientifique à la Nouvelle-Grenade, mais encore, elle permet de modeler une mentalité. Secouant les superstitions qui pesaient sur la société Créole, même évoluée, elle a créé entre l'Europe et la Nouvelle-Grenade un courant dont les effets se feront sentir plus tard ; elle a donné aux Créoles le sentiment d'une conscience historique, avec la conviction qu'ils avaient un rôle à jouer.

La diffusion de l'Esprit des lumières est liée à la venue de José Celestino Mutis qui accompagne, en qualité

de médecin, le vice-roi La Cerda en 1760. Le 1<sup>er</sup> novembre 1783, il est nommé chef de l'Expédition botanique ; à ce titre, il pourra exercer une influence plus rayonnante, car il regroupe et forme de jeunes savants qui constituent le noyau culturel de Santa Fe, dans ce lieu de travail et aussi de discussions qu'était l'Observatoire astronomique.

Le voyage de Humboldt, enfin, qui arrive à Cartagena de Indias en mars 1801, sur un terrain préparé par une élite créole pleine de foi dans le progrès, est un pont jeté entre l'Europe et cette partie de l'Amérique.

On peut considérer que l'Esprit des lumières, en Nouvelle-Grenade, va se former dans un climat particulièrement difficile : l'enseignement des mathématiques, que donne Mutis dès 1762, se heurte à la suspicion des Dominicains, de telle façon qu'il est obligé de soutenir une véritable controverse pour défendre le système Copernic. Le 20 juin 1801, ce Feijóo de l'Amérique, comme on l'a appelé, adresse au vice-roi une véhémement plaidoierie en faveur de ce système, en démontrant qu'il ne contredit en rien le dogme ou l'enseignement de Saint-Augustin et de Saint-Thomas ; il en appelle, pour finir, à un document, déjà ancien, de Jorge Juan qui fut le compagnon de La Condamine et auteur des *Observations astronomiques*. Pour défendre la liberté du savant, Jorge Juan devait en appeler au sentiment de l'honneur :

[...] Es preciso que vuelva (écrivait-il au souverain) por el honor de sus vasallos, y absolutamente necesario que se puedan explicar los sistemas sin la precisión de averlos de refutar<sup>1</sup>.

Si l'on ajoute, à titre d'exemple, que Caldas est obligé de se défendre contre les accusations d'impiété et de blasphème, parce qu'il avait parlé de vélin Jésus, c'est dire que la Nouvelle-Grenade en était, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien plus à un stade de formation intellectuelle qu'à un stade d'épanouissement. Comme l'écrit Caldas :

Nosotros acabamos de nacer : apenas tenemos 300 años de existencia, y no se nos pueden exigir las luces y los conocimientos de Europa. El genio, el fuego sagrado de las ciencias camina con lentitud y por pasos mesurados<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Gredilla, Biografía de J. C. mutis, Madrid, 1911, p. 60.

<sup>2</sup> F. J. de Caldas, *Semanario de Nueva Granada*, Bibl. pop. de Cultura Colombiana, Bogotá, 1942, tome II, p. 18.

L'année 1810, année de troubles politiques, marque un tournant ; les savants, l'élite culturelle, passent à l'action, les écrits deviennent polémiques, la passion se substitue à la sérénité de l'étude ; c'est alors, peut-être, que la véritable illustration aurait pu donner ses fruits. Si nous situons entre 1770 et 1809 cette période de formation, il en résulte que, parallèle dans le

temps au grand moment de l'illustration espagnole, elle comporte un décalage quant au degré de maturité et au stade de développement, décalage plus marqué encore si nous le comparons au Siècle des lumières en France ; nous pouvons nous demander si ce trait est propre à la Nouvelle-Grenade ou s'il n'est pas une des caractéristiques de l'histoire de l'Amérique espagnole.

## Que recouvre le terme de littérature scientifique ?

Il faut tenir compte des conditions sociologiques de cette production intellectuelle et de ses moyens de diffusion. Quand elle apparaît, elle comble un vide, étant donné l'absence de littérature proprement dite ; elle va jouer un rôle de communication entre divers noyaux de la société néo-grenadine, séparés par les conditions géographiques du pays. Elle prend la forme de *Memorias* diffusées, en majeure partie, par un périodique, le *Semanario de Nueva Granada*, fondé et dirigé par Caldas en 1808. Ce périodique, après deux années de publication régulière, devait, par manque de souscripteurs, se réduire à une série de onze *memorias* publiées en petit format en 1811. Parmi les souscripteurs les plus solides du *Semanario*, figure le Real Consulado de Cartagena de Indias, auquel F. J. de Caldas rend hommage, car il voit dans son aide un exemple de patriotisme<sup>3</sup>. Le lien qui s'établit entre les milieux scientifiques de l'Observatoire de Santa Fe et le groupe des commerçants éclairés de Cartagena de Indias n'est pas un des aspects les moins intéressants de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle néo-grenadin. Bien que nos recherches en ce domaine ne soient pas terminées, nous pensons que le Real Consulado a joué un rôle primordial dans le domaine culturel aussi bien qu'économique<sup>4</sup>. Créé par Real Céluda en 1795 et en grande partie grâce à l'initiative de J. I. de Pombo, il a fonctionné avant que ne soit fondée à Santa Fe sous l'impulsion de Mutis une *Sociedad Patriótica* de Santa Fe en 1801. Son fonctionnement, la mission

qui lui était confiée permettaient au pragmatisme des Créoles de s'exercer directement (en théorie du moins) sur le développement du pays. A ce titre, l'activité scientifique et ses applications pratiques trouvent un point de départ dans les sollicitations et les encouragements qui viennent de la Junta de Gobierno du Consulado. Nous signalerons, à titre d'exemple, la concordance entre une véritable géopolitique des voies de communication et les études théoriques de Caldas sur l'utilisation de la mesure barométrique pour les relevés topographiques, selon la méthode exposée par lui dans le *Semanario*. En outre, Pombo, conseiller du Real Consulado et auteur, comme Mutis, d'un traité sur les quinquinas<sup>5</sup>, rejoint les préoccupations que les difficultés de transport et de conservation des écorces causaient au chef de l'expédition botanique. Soucieux de servir l'esprit scientifique, en trouvant une solution aux problèmes qui pourraient altérer l'intégralité des recherches, il soutient Mutis, dépassant les vaines querelles européennes des tenants et adversaires de la valeur thérapeutique des quinquinas, affirme que seules les mauvaises conditions d'exploitation et de transport de l'écorce peuvent en limiter l'efficacité<sup>6</sup>.

Cette littérature scientifique est une littérature de pays pauvre en moyens matériels de reproduction et de diffusion, car une imprimerie officielle n'a commencé à fonctionner à Santa Fe qu'à partir de 1776 ; de leur côté, les commerçants de Cartagena de Indias se voient contraints à de longues tractations, entre 1800 et 1807, avant d'obtenir la possibilité d'avoir leur imprimerie propre pour leur Consulado<sup>7</sup>. Malgré la présence autour

<sup>3</sup> *Semanario de Nueva Granada*, Imprenta Patriótica de Don Nicolas Calvo y Quixano, 1811, p. 11, B.N. Paris, P. Angrand 809. Le Real Consulado procura abonnements.

<sup>4</sup> La 2<sup>e</sup> édition du Consulado de Cartagena de Indias ; rôle et activité de J.I. de Pombo, communication que nous avons présentée au Congrès international des américanistes, section XIV, Rome, septembre 1972.

<sup>5</sup> Consulter Rafael Gómez Hoyos, la Revolución Granadina de 1810, Ideario de una generación, Bogotá, 1962, 2 tomes. Tome II, p. 264, note 15. De longs extraits de cette étude sont cités par Gómez Hoyos.

<sup>6</sup> Jardín Botánico, Madrid, collection Mutis, Paquete 58. Guillermo Hernández de Alba, Archivo Epistolar del Sabio Naturalista. J. C. Mutis Imp. Nacional, Bogotá, 1949, 2 vol.

<sup>7</sup> Archivo General de Indias, Sevilla, Santa Fe, 1960.

de Mutis d'une équipe de dessinateurs et de graveurs, les collaborateurs du *Semanario*, faute aussi de ressources financières, se voient obligés de pallier l'absence de moyens techniques par la description minutieuse des sujets de leur observation. Comme l'écrit Eloy Valenzuela :

[...] No se darán figuras algunas por la imposibilidad en la que nos hallamos para este lujo, y porque el fin primario de las descripciones es suplir, y aun aventajar la instrucción ocular que dan aquéllas<sup>8</sup>.

Le soin apporté à la rédaction de ces Essais et Mémoires nous permet de considérer derrière le langage scientifique tout un arrière plan de réflexions qui traduit la vision particulière que le Créole avait du monde qui l'entourait ; au cours de ses investigations, il va prendre conscience de la richesse, de la nouveauté d'une nature qui lui appartient et qu'il est seul à pouvoir découvrir de façon authentique. La singularité des phénomènes va s'imposer d'autant plus à l'attention des savants néogrenadins que tous ne cessent d'affirmer, comme principe de base, comme méthode de travail, l'observation rigoureuse des faits, en dehors d'un système préétabli et contraignant, comme l'était l'interprétation scolastique du monde. Outre une curiosité ouverte à la spécificité des faits de la Nouvelle-Grenade, nous voyons se manifester dans ces écrits un mouvement de la pensée par lequel l'homme cherchera à rétablir une unité, une loi d'harmonie dans cette diversité du monde ; cette loi commandera, non seulement, la relation entre l'homme et la nature, mais s'appliquera aussi à ses rapports avec la société où il s'intègre.

A cet égard, la littérature médicale montre que cette relation est essentiellement une relation dynamique. A travers l'étude de certaines formes de la pathologie américaine, il apparaît que la loi qui commande toute manifestation de la vie est celle de la libre circulation, d'une communication permanente à l'intérieur du milieu corporel, d'une part et d'autre part, d'un échange continu entre le milieu interne et le milieu externe. Mutis recueille, à travers l'enseignement de Chaptal, les découvertes de Priestley sur l'oxygène en 1774, et il jette un jour nouveau sur le rôle de l'air comme lien vital et principe d'équilibre entre les éléments vivants. Dans les instructions qu'il donne pour la construction des cimetières,

il insiste sur l'admirable réciprocité de services entre le végétal et l'animal, chacun étant la source d'un flux d'air orienté différemment, tantôt nocif, tantôt bénéfique, capable de maintenir ainsi en équilibre tous les principes constitutifs<sup>9</sup>. Caldas, lui aussi, reprend les leçons du voyage dans les Alpes de H. B. de Saussure et rappelle l'importance de toute fluidité environnante sur le comportement de l'homme, en particulier dans ce lieu d'observation choisi que sont les Andes, où perpétuellement les variations de niveau et de pression, le flux et le reflux de l'électricité atmosphérique s'exercent sur lui. La réitération de ce thème de la circulation, de l'échange de courants inversés est si sensible qu'il s'est constitué, dirait-on, une sorte de schéma mental qui affleure aussi bien au niveau de l'analyse des phénomènes économiques que du pathologique, car le langage est identique. Il serait évidemment abusif d'affirmer que le timide libéralisme qui transparaît dans les rapports économiques de J. I. de Pombo<sup>10</sup> doive quelque chose aux préoccupations physiques et chimiques du milieu culturel qui était le sien ; mais nous pensons que ce mode de représentation des relations vitales a pu marquer si bien l'imagination du créole que le physiologique suggère une traduction métaphorique des lois économiques, comme nous le constatons dans le long article que Tadeo Lozano consacre, dans le *Correo Curioso*, à l'étude de la circulation de la richesse et au rôle du commerçant dans ce circuit<sup>11</sup>.

La nécessité de tenir compte du milieu, pour mieux comprendre les phénomènes naturels, va faire apparaître, à côté des composantes climatologiques, des éléments sociologiques ; le Créole se trouve en effet confronté à la diversité ethnique de la Nouvelle-Grenade ; celle-ci va lui fournir un cadre ambigu où voisine l'empirisme traditionnel dont le monde indien a le privilège, vivifié par cette sorte d'intuition tellurique que manifestent les Créoles, habitués à découvrir pas à pas les richesses du monde qui étaient les leurs, et le besoin d'ordonner analogies et différences en vue d'établir une loi et d'en faire une application utile.

C'est ainsi que les naturalistes se trouvent pris entre la nécessité de distinguer les traits génériques qui permettent d'établir des classes, des ordres, des genres, des espèces, en application de l'enseignement de Linné et

<sup>8</sup> *Semanario* año, 1810, Memoria 6, p. 24.

<sup>9</sup> Gredilla, op. cit. p. 82.

<sup>10</sup> A.G.I. Sevilla, Santa Fe 960. Un projet créole de communication interocéanique, à la veille de l'Indépendance. Tilas 1973.

<sup>11</sup> Tadeo Lozano, *De la necesidad del dinero corriente*, in *Periodistas en los albores de la República*, Bogotá, 1936, p. 1-16. Tadeo Lozano était frère du Marquis de San Jorge, descendant du Capitaine Antón Olalla qui reçut l'encomienda de Bogotá. Tadeo Lozano publia une partie de la *Fauna Cundinamarquesa* dans le *Semanario de Nueva Granada*.

de Buffon, comme l'affirme Tadeo Lozano<sup>12</sup> ; mais également ils sentent le danger qu'il y a à enfermer dans des abstractions une flore vivante, connue de longue date par tous ceux qui ont su mettre à profit leur familiarité avec la nature. Un des collaborateurs du *Semanario*, à l'occasion, il est vrai, d'une polémique qui l'opposait au directeur et éditeur, va jusqu'à dénoncer la « manie » dont des *Botánicos alucinados* font preuve en voulant décrire de l'extérieur pour essayer de classer *tras de pelitos, escamas, verrugas...* Outre les confusions qui peuvent en résulter, telle l'erreur de Linné qui a pris la *Turma sauvage*, c'est-à-dire la *papa* de Colombie pour une plante broussailleuse, dit E. Valenzuela, on risque de passer à côté de l'étonnante diversité de la flore du pays qui exige une étude par régions. Il fait alors le projet de composer une flore de Bucaramanga afin de ranger près des plantes reconnues scientifiquement, toutes ces autres plantes, leurs compagnes, non inventoriées, que les Indiens connaissaient et dont ils ont légué avec sagesse l'usage. Il est bien vrai que ni Mutis, ni ses collaborateurs de l'Expédition botanique ne méprisent systématiquement le savoir du monde indien ou des gens d'humble condition ; l'affabulation n'est pas toujours le propre des gens simples ; au contraire, elle réside plutôt dans l'ignorance, la paresse d'esprit des gens de la ville dont les conservations sont alimentées par les récits qui courent sur d'étranges maladies et une thérapeutique non moins étrange<sup>14</sup>. A cet égard, le *Diario de Observaciones* de Mutis contient nombre de remarques intéressantes : être blanc et vivre en ville ne semble pas préserver de l'ignorance ; Mutis fait l'expérience d'interroger un petit indien, un jeune créole, un blanc sur un vol d'oiseaux remarquable par son ordonnance et la régularité de son passage ; chacun donne son explication, aussi fausse l'une que l'autre, et il conclut :

Por cierto que en tales ocasiones valdría morar más bien entre la gente inculta de algunos infelices pueblos y estancias que en las ciudades, donde apenas hay algunos que se hallan instruidos en tales asuntos<sup>15</sup>.

Parfois, le savant met directement à profit le savoir de l'Indien, considérant sa longue pratique comme une forme d'expérimentation ; ainsi, cette leçon de botanique

ingénue que donne à Caldas un indien Noanama qui, sans jamais se tromper, réunit diverses plantes sous le nom générique de *contra*, car elles agissent contre les morsures de serpents ; ainsi, il reconstitue, à son insu, une famille à laquelle les botanistes avertis ont donné le nom de *beslería*<sup>16</sup>. Il arrive même que l'expérience des hommes de la terre contredise les spéculations de la raison, car ils vivent constamment près d'elle, ils l'observent éternellement, la *conocen mejor que los filósofos*<sup>17</sup>.

Si l'enseignement de Linné, avec son *Système de la nature*, aide à reconnaître la flore de la Nouvelle-Grenade, il reste au créole à accomplir, parfois, un travail de création, car après avoir inventorié et classé, il doit donner un nom aux choses. Cédant, écrit Caldas, plus à la vanité qu'au souci d'une exigence scientifique, il fabrique un nom latinisé, destiné à rappeler la mémoire de celui qui en a fait la découverte, ainsi obtient-on des noms privés de vie. En comparaison, souligne Caldas, quelle richesse dans le mot indien pour désigner l'humble gentiane, car le nom est à la fois désignation et présence totale de la chose désignée, avec ses vertus et la relation qu'elle entretient avec l'homme qui l'utilise. A l'occasion, il ne manque pas de saluer la langue des Péruviens qui est, affirme-t-il, pour le Nouveau Monde ce qu'était la langue toscane pour l'Ancien. Comment ne pas opposer à l'attention que portent Caldas et Mutis aux langues indigènes les qualificatifs péjoratifs qu'applique Buffon aux langues du Nouveau Continent, où il ne voit qu'un langage barbare :

qu'on jette les yeux sur la liste des animaux ; leurs noms sont presque tous si difficiles à prononcer, qu'il est émanant que les Européens aient pris la peine de les écrire<sup>19</sup>.

On ne peut manquer de souligner la liberté de vues des créoles face à l'ethnocentrisme européen qui passe à côté d'une richesse que seul l'habitant du Nouveau Monde peut apprécier. Il ne nous semble pas excessif de voir dans cet intérêt manifesté pour la valeur expressive du nom indien une anticipation à l'inquiétude de l'écrivain latino-américain telle que l'a exprimée Alejo Carpentier :

<sup>12</sup> *Semanario*, año 1810, Memoria 4a, Idea de un instrumento llamado chromapícilo. Tadeo Lozano trouvait qu'on n'avait pas suffisamment tenu compte de la couleur, parmi les caractères génériques des espèces vivantes ; il cherchait à fabriquer un instrument pour reproduire symboliquement la couleur sans avoir à utiliser celle-ci, le procédé étant trop coûteux.

<sup>13</sup> *Semanario*, año 1810, Memoria 6a, p. 24.

<sup>14</sup> J.C. Mutis, *Diario de Observaciones*, Bogotá, 1957, Tome I, p. 97.

<sup>15</sup> Id. Tome I, p. 110.

<sup>16</sup> F.J. de Caldas, *Obras completas*, Bogotá, 1996, p. 99, note 22.

<sup>17</sup> Id. p. 338.

<sup>18</sup> F.J. de Caldas, *Obras*, ed. Posada, Bogotá, 1912.

<sup>19</sup> Buffon, *Œuvres complètes*, ed. M.H. Richard, Paris, 1826-1836, vol.XV, p. 455.

Así como el Adán el de la Biblia puso nombre a los animales y a las plantas, así nuestros creadores de ficción deben bautizar a todo lo que les rodea<sup>20</sup>.

Dans les essais qui traitent de problèmes propres à la pathologie du Vice-Royaume, nous avons pu constater également l'importance reconnue à l'équilibre naturel de l'indien, grâce à son mode de vie. Une maladie, semble-t-il, faisait des ravages en Nouvelle-Grenade, le goître, avec ses conséquences, la dégénérescence et le crétinisme. Sur l'initiative d'un des collaborateurs du *Semanario*, Don Nicolás Tanco, un prix fut proposé pour couronner un rapport sur cette « monstrueuse » maladie. Les deux *Memorias* les plus complètes sont celles de Don Luis Fernández Madrid et de Don Joaquín Camacho, sans compter les observations de F. J. de Caldas dans *El Inlujo del Clima sobre los seres organizados* (et qui nous paraissent présenter le plus de rigueur scientifique).

Soucieux de ne pas confondre les effets avec les causes, ils cherchent une explication par le milieu. Ainsi localisent-ils le phénomène et ils constatent que le mal sévit dans un espace géographique défini par l'axe du Magdalena ; mais tous ne sont pas également atteints : les Indiens échappent à la maladie. L'explication climatologique, basée sur les études de Fodéré, citée dans ces essais, qui cherche la cause dans la théorie des humeurs et l'humidité, ne suffit pas. Caldas fera une analyse des eaux des rivières ; Fernandez Madrid et Camacho élargissent le cadre de l'analyse de Fodéré, en s'appuyant sur ce grand principe vital que constitue la libre communication avec les éléments du milieu externe. Pour Camacho, nul doute que le privilège dont jouissent les Indiens dans ce domaine ne vienne de ce que nous appellerions aujourd'hui leur hygiène de vie ; un habitat dispersé, le soleil, l'air qui les environne, leurs rustiques demeures, leur vie en continuel exercice sont les conditions de cette adaptation au milieu ; *Camacho* explique que les membres, en continuel contact avec l'air, reçoivent une chaleur qui se communique au sang et le purifie<sup>21</sup>. Inversement, Fernandez Madrid affirme que cette maladie est *el triste pero justo patrimonio de una vida sibarítica y regalada*<sup>22</sup>.

Nous pouvons nous demander si cet hommage rendu à l'Indien, pour sa sagesse et l'équilibre qu'il sait établir avec son milieu naturel, n'est pas la forme américaine que prend le mythe du « bon sauvage », loin des rives d'Europe qui l'a nourri. Cependant, nous voudrions souligner que cette attitude, face au monde indien, comporte des contradictions et laisse apparaître des ambiguïtés non sans analogie avec cet ethnocentrisme européen, qui parfois suscitait les réserves des Créoles éclairés. Tout se passe comme si cette vision de l'homme dans sa relation avec l'univers et la société se situait à deux niveaux ou comportait des dénominateurs différents. Nulle part mieux que dans les œuvres de Caldas, que nous pourrions appeler de sociologie géographique, n'apparaît cette ambiguïté ; dans ce pays, dont Caldas se plaît à souligner la complexité, la recherche d'une unité le conduit en quelque sorte à styliser la représentation de l'homme. Le critère essentiel qui lui permet d'établir des catégories parmi les trois millions d'habitants du Nouveau-Royaume, c'est le critère de civilisation ; dans le groupe des civilisés, figurent les Indiens qui vivent, écrit-il, sous « les douces et humaines lois du monarque espagnol »<sup>23</sup>. Au delà, c'est le monde des sauvages, sans que ce dernier terme ne comporte de nuance péjorative ; à l'intérieur de ce groupe, la théorie des climats, telle que Caldas la définit dans son essai, permet d'introduire des nuances ; mais ces variations vont s'ordonner dans une idéalisation satisfaisante pour l'esprit. L'accord avec le climat joue un rôle régulateur qui corrige ce qu'une condition sociale inférieure pourrait avoir de débilitant : dans les parties basses du Chocó et de Barbacoas, peu connues, une sorte de noblesse inconsciente émane du noir ; il y a dans son état une apparence d'innocence telle que l'esclave est plus fort que le maître. Parfois, il est vrai, le climat étouffant incite l'homme à une sorte d'abandon qui n'assure pas une morale des plus pures mais les habitants y possèdent une sagesse qui sait se contenter de peu. La vie des Indiens de la Côte sud de la région Pacifique suggère à Caldas une page sereine comme une idylle : l'homme vit dans cette partie du vice-royaume dans la paix physique et morale :

<sup>20</sup> Características de la novela latino-americana, Cuadernos de bellas Artes, México, Junio, 1964, p. 36.

<sup>21</sup> *Semanario*, año 1810, Memoria 2a, p. 176, Memoria sobre las causas y curación de los cotos.

<sup>22</sup> *Semanario* 1810, Memoria 6a, p. 1-17.

<sup>23</sup> F. J. de Caldas, *Obras Completas*, Bogotá, 1996, p. 188.

Contento con su destino y con su país ; mira con indiferencia al resto de la tierra. Vive sin inquietudes y sin remordimientos. La muerte misma no le turba : la ve acercarse con ojos serenos y expira con tranquilidad <sup>24</sup>.

Mais si Caldas se place dans une perspective économique, les critères d'utilité et de félicité publique viennent effacer l'idéalisme de la loi naturelle ; l'harmonieuse fresque de la société primitive n'est que sombre tableau où l'indien *estúpido, bárbaro, estólido, feroz*, est, tout au plus, capable de détruire l'équilibre naturel, soit qu'il saccage les plantations de quinquina, soit qu'il fasse une chasse sauvage aux vigognes. Aussi, dans son étude sur les conditions d'acclimatation des vigognes du Pérou en Nouvelle-Grenade, Caldas envisage-t-il la nécessité de confier le patrimoine que constitue cette richesse propre aux Andes, à un corps de « propriétaires patriotes et maîtres de ces hautes régions »<sup>25</sup>.

Si nous considérons les écrits de contenu géographique, nous constatons que la pensée géographique en Nouvelle-Grenade, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se situe à une croisée de chemins : alors que, dès 1786, Alcedo tient compte d'une dimension historique et saisit le fait géographique à la fois sous son angle purement localiste et dans son aspect socio-historique, il ne nous semble pas que la pensée géographique en Nouvelle-Grenade, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, soit totalement dégagée des limites d'une cosmologie biblique, comme c'est le cas pour José Manuel Restrepo<sup>26</sup>. Caldas, lui, en 1808, érige la géographie en science, en distinguant entre une géographie physique fondée sur l'étude orographique et corographique et une géographie humaine. Dans ce domaine, on mesure tout l'apport de l'Illustration espagnole, avec Jovellanos et Antillón, et l'aide fournie par la cartographie espagnole au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment l'œuvre de Figalço qui contribua à dissiper les ombres qui recouvraient encore l'image du Nouveau Continent.

La conception de la géographie, à travers l'œuvre de Caldas, est bien celle d'un « philosophe » dont les critères moraux sont ceux d'utilité et de bonheur ; la connaissance déterministe des faits doit contribuer à mener le pays vers la prospérité et la félicité<sup>27</sup>. Elle doit aider à la formation d'une conscience civique car, en faisant connaître les richesses naturelles du pays, elle incite à vouloir les mettre au service de tous. L'œuvre

géographique et une œuvre collective, à laquelle collaboreront des équipes de savants spécialisés, à qui les riches propriétaires, les organismes de commerce fourniront les fonds nécessaires ; les autorités politiques apporteront leur soutien à l'entreprise ; et toute information fournie par le plus humble des habitants y trouve sa place. La géographie, en s'intégrant dans une vision des mécanismes d'ensemble de la vie du pays, devient politique ; elle est « philosophie nouvelle ».

La géographie étant d'abord « science de l'espace, de sa logique et de son organisation » comme l'écrit M. P. Pinchemel, nous voudrions faire quelques remarques sur la notion d'espace où s'inscrit la recherche de Caldas. Il situe d'abord son étude dans un espace délimité par des schémas d'ordre administratif, juridique, fiscal, en quelque sorte dans un espace-État, constitué par ces trois parties qu'il énumère : *Nuevo Reino, la Tierra Firme, provincia de Quito*, que la politique des Bourbons, par deux fois au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait regroupées<sup>28</sup>. Mais l'ensemble du tracé administratif nous semble constituer, dans l'esprit de Caldas, beaucoup plus une entité qu'une réalité. Pour lui, la partie vivante est le noyau central constitué par la région andine ; les plaines orientales, l'immensité labyrinthique où l'Orénoque et l'Amazone déroulent leurs cours font partie de ces *países dilatados* qui appartiennent, dans une certaine mesure, au domaine des probabilités et qui entrent dans une perspective spatiale et temporelle lointaine.

Sans vouloir analyser dans le détail la richesse littéraire de la description géographique de Caldas, nous remarquerons que la gamme et l'échelle de son vocabulaire semblent conditionnées par une prise de conscience tout à fait remarquable de l'espace vécu, selon une dialectique d'étendue et de resserrement, d'amplitude et de limitation, d'ouverture et de résistance. Dans l'œuvre et la correspondance de Caldas s'exprime, comme un leitmotiv angoissé, le désir de sortir des limites d'une Cordillère où l'homme se sent confiné, alors que les fleuves restent inutilisés et les côtes au stade de l'exploration. Nous nous demandons s'il ne s'agit pas là d'un espace proprement colombien, dans un cadre grandiose mais opprimant, où l'homme vit d'isolement et d'aspiration à gagner une mer qu'il n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

<sup>24</sup> Id. p. 98.

<sup>25</sup> Id. p. 332.

<sup>26</sup> Carta Mutis in Archivo Epistolar, p. 124. Cependant J. M. Restrepo se livre à une reconnaissance très précise du Cauca que Caldas utilise dans son étude sur la géographie du Nouveau-Royaume, op. cit. p. 198, note 5.

<sup>27</sup> Op. cit. p. 210-211.

<sup>28</sup> Idem p. 184.

Il nous semble percevoir dans cette relation entre l'homme de science et la nature qui s'offre à son investigation, l'affleurement d'une sensibilité qui, débordant le rationalisme de l'Esprit des lumières, est une forme de pré-romantisme, peut-être même la manifestation d'un indianisme naissant. Habités à découvrir pas à pas les richesses de la Nature, les Créoles éclairés de la Nouvelle-Grenade se sentent liés au monde qui était le leur par une sorte de relation vitale, existentielle. La description de la forêt tropicale de Caldas n'est pas loin de l'exhubérance de *La Vorágine* ; la dramatique beauté des volcans annonce l'impressionnante évocation de telle page d'Alejo Carpentier dans *Los pasos perdidos*<sup>29</sup> ; et comment ne pas rapprocher l'abondance lexicale des descriptions botaniques de la musicalité colorée de cette *Botánica* de Pablo Neruda dans le *Canto General*<sup>30</sup>.

Enfin, cette littérature scientifique permet de déceler les influences qui, en dehors du poids qu'elles pouvaient avoir dans le domaine scientifique, ont contribué à donner ses nuances particulières à l'illustration en Nouvelle-Grenade. A côté des grands noms de Linné, Buffon, Bernadin de Saint Pierre, Newton, Cuvier, Lacépède, figurent, parmi les références à des lectures étrangères, des noms d'auteurs que nous pourrions considérer comme des « marginaux » de la Philosophie, si en leur temps ils n'avaient joui d'un certain prestige et si leurs œuvres, en dépit d'une valeur scientifique déjà dépassée, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'avaient suscité un intérêt sur le double plan d'une réflexion anthropologique et ethnique. Sans vouloir entrer dans le détail, notons les références à Duhamel du Monceau, Sigaud de La Fond, l'Abbé Pluche. Sigaud de La Fond n'apportait pas seulement son Dictionnaire de la nature ou ses *Leçons de physique théorique et expérimentale ou ses études sur l'électricité*, il était aussi l'auteur d'une *École du bonheur ou de l'économie de la providence dans l'établissement de la religion défendue contre l'incrédulité*<sup>31</sup>. Duhamel du Monceau, avec ses traités sur la conservation des

graines, l'exploitation des arbres<sup>32</sup>, montrait les liens entre la science et la félicité publique. Quant à l'ouvrage de l'Abbé Pluche, *Spectacle de la nature*, dont la première traduction en espagnol est de 1755, il apportait, à côté d'informations botaniques, un enseignement technologique qui devait être particulièrement bien accueilli dans un pays où le retard dans le domaine de l'outillage était manifeste et dénoncé avec vigueur, dans les tableaux descriptifs de la vie des provinces du Vice-Royaume<sup>33</sup>. Le but de l'Abbé Pluche est de servir la Société, car rien n'est plus estimable, explique-t-il, qu'une organisation à travers laquelle :

Dieu dispense ses biens, en permettant à l'homme de les utiliser : Dieu se cache lui-même dans la distribution de ses biens et ne nous montre que la main de l'homme par laquelle il nous les dispense<sup>34</sup>.

Aussi, l'élément moteur de cette société est-il le commerçant, « boussole de la société » écrit Pluche. La pratique du commerce a pour corrélat le service de la société ; l'esprit du commerce comporte donc une certaine éthique, qui est à la fois une philosophie morale et une morale politique dont nous trouvons un écho dans les rapports économiques de J. I. de Pombo et dans P. F. de Vargas. Ces auteurs français, peu connus, traduits partiellement en espagnol, établissent un lien entre l'Illustration en Espagne et en Nouvelle-Grenade, car leur lecture était recommandée par la *Sociedad Vascongada*<sup>35</sup> dont les rapports étaient bien connus des collaborateurs du *Semanario*. Dans la bibliothèque du Vice-Roi Caballero y Góngora figuraient, à côté de Locke, Hume, Montesquieu et Pascal, quatorze cahiers concernant la *Vascongada* ainsi que les extraits des statuts de la Société.

Comme les Espagnols, comme un feijóo, comme un Jovellanos, les Créoles éclairés cherchent à concilier le domaine de la science et celui de la foi ; ils restent attachés à une conception déiste du monde qui les empêche de pousser jusqu'à ses dernières conséquences l'application du déterminisme scientifique et leur fait

<sup>29</sup> Alejo Carpentier, *Los Pasos Perdidos* ; Barcelona, 1971, p. 80-81.

<sup>30</sup> Pablo Neruda, *Canto General*, México, 1952, Canto General de Chile, XPP, p. 316.

<sup>31</sup> Sigaud de la Fond (Joseph-Alignan), Dictionnaire des Merveilles de la nature, Paris, Hôtel Serpente, 1781, 2 vol. L'école du Bonheur ou Tableau des vertus sociales, Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1782.

Economie de la Providence dans l'établissement de la Religion, suite de la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle, Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1787, 2 vol.

<sup>32</sup> Mr Duhamel du Monceau, Tratado de las siembras y plantíos de árboles... traducido al castellano por el Dr. D. Casimiro Gómez de Ortega, Madrid, J. Ibarra, 1773. Joaquín Camacho, dans le Relación territorial de la Privilencia de Pamplona, *Semanario*, tome II, p. 15-16, cite le *Traité de la conservation des grains et en particulier du froment*, Paris, H. L. Guérin et L. F. Delatour, 1753. La préface de l'étude de Duhamel du Monceau comporte des réflexions de morale politique qui tendent à valoriser le rôle de la ville, de l'initiative collective aussi bien que particulière, mais aussi à défendre contre des attaques injustes à son avis ce que l'on appelle monopole, p. XXXVIII.

<sup>33</sup> Pedro Fermín de Vargas, 1762-1811 (?), collaborateur de Mutis s'est distingué par ses activités scientifiques et par son action aux côtés de Nariño en 1794. Parmi ses œuvres connues, *Pensamientos políticos y memoria sobre la población del Nuevo reino de Granada*, Bogotá, 1944.

<sup>34</sup> Abbé Pluche, *Spectacle de la nature*, Paris V, Estienne et Fils, Tome VI, Entretien VI, p. 163. La traduction espagnole par el Padre.

<sup>35</sup> *Semanario*, tome III, Bogotá, 1942, p. 9, *No soy original en este método : lo he leído en las Memorias de la Sociedad Vascongada*, écrit le Dr Don Juan Agustín de la Para.

refuser toute interprétation mécaniste de l'Univers. Caldas ne cesse, dans ses écrits, de protester de son orthodoxie et affirme la nécessité de distinguer entre la « Philosophie moderne » et l'esprit scientifique qui n'a rien à voir, écrit-il à son ami Santiago Arroyo, avec :

les impiétés et autres délires de Voltaire, Rousseau, etc. et de tous ceux que l'on connaît sous le nom de philosophes modernes<sup>36</sup>.

Estebán de Terreros y Pandos, Madrid, 1755, accorde une place importante à la technologie (cristaux, miroirs, verres, conditionnement de la nourriture) et à l'étude de l'homme dans la société. (Consulter J. Sarrailh, *l'Espagne éclairée de la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1964, p. 455 et tout le ch. II de la 3<sup>e</sup> partie, p. 441-471).

Si les Créoles sont redevables à l'Europe de les avoir aidés à explorer les richesses offertes par leur pays, ils n'en affirment pas moins leur indépendance à l'égard de leurs maîtres, ils veulent être à l'abri de toute forme de préjugés, aussi bien dans le courant de la pensée nouvelle que dans le respect de l'enseignement traditionnel des collègues ; ils sont soucieux de garder une entière disponibilité devant les réalités de ce pays « vierge » et pourtant presque « barbare » dans son isolement, comme l'écrit Caldas. En ce sens, ils nous paraissent rejoindre l'élite éclairée de Lima qui, animée par Unanue<sup>37</sup>, exprimait dans le *Mercurio Peruano* sa méfiance à l'égard de la *Caterva de filósofos*, igno-

rants des vrais problèmes et des vrais besoins de ces pays.

A travers la réflexion scientifique, le Créole a découvert qu'il était possesseur d'une réalité bien à lui, dont la complexité ne pouvait être complètement élucidée à partir des concepts venus de l'extérieur. Avec ses hésitations et ses limites, l'esprit scientifique inscrivait sa démarche dans le temps d'une histoire à venir, dans une attente ; une fois de plus, nous citerons Caldas s'adressant, le 5 avril 1801, à Santiago Arroyo :

Se acercan, mi amigo, los días de ilustración y gloria para la Nueva Granada. Veremos nosotros esta feliz revolución ? Si el nuevo periódico no nos embrutece, como lo cree un crítico de este papel, si no se oprimen los talentos con ideas y juramentos dignos de los siglos de los Godos, estoy seguro que al expira el siglo XIX no tendremos que envidiar a la Metrópoli su ilustración y sus talentos literarios...<sup>38</sup> □

## Références bibliographiques

- CALDAS F. J., 1966. *Obras Completas*, Bogotá
- CARPENTIER A., 1964. *Características de la novela Latinoamericana*, cuadernos de bellas Arts, México, Junio.
- CARPENTIER A., 1971. *Los Pasos Perdidos* Barcelona.
- GÓMEZ R. H., 1962. *La Revolución Granadina de 1810 Ideario de una generación*, Bogotá, 2 tomes.
- TADEA L., 1936. *De la necesidad del dinero corriente*, in *Periodistas en los albores de la República*, Bogotá.

<sup>36</sup> Cartas, p. 72, cartas 35.

<sup>37</sup> Unanue (1755-1833) né à Arica, se consacra aux études de médecine et fonda à Lima le premier amphithéâtre anatomique en 1792. San Martin lui confia le ministère des Finances, mais Unanue se retira très vite de la vie politique. Son œuvre, réunie en partie, dans *Obras científicas y literarias*, 3 vol. Barcelona, 1914, contient des renseignements précieux sur la société péruvienne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Unanue manifeste une grande indépendance d'esprit à l'égard de l'Europe ; il écrit dans le *Mercurio* du 17 mars 1791, n° 22, *Quisiéramos que unos filósofos que se glorian de tener por Patria a todo el mundo no fuesen tan falaces y enemigos de la verdad, desnudándose de las preocupaciones nacionales quando lean a Garcilaso, a quien levantan mil estímonios*. Il critique, par ailleurs, la classification des espèces animales faite par Buffon et la réfuta en s'appuyant sur Jefferson, *Notes on state of Virginia*, p. 62.

<sup>38</sup> Cartas, p. 43, cartas 29.



---

**Résumé**

A partir de l'historique du Siècle des lumières, cet article montre le climat de suspicion qui a caractérisé l'émergence de la culture scientifique. Basée sur une observation rigoureuse des faits, la littérature scientifique établit une loi d'harmonie dans la diversité du monde. La compréhension des phénomènes naturels tels que la botanique et la climatologie fait intervenir le milieu et une idée de déterminisme, d'où une certaine conception déiste du monde.

La réflexion scientifique met aussi en exergue une réalité complexe, propre au monde créole, qui ne peut être élucidée à partir des concepts venus de l'étranger.

**Abstract**

Scientific literature and the spirit of the enlightenment cannot be separated from each other in New Granada. Using as its starting point the historical background of the Enlightenment, this study seeks to show the atmosphere of suspicion which characterised the rise of scientific culture. Based on a strict observation of facts, scientific literature establishes a law of harmony within the diversity of the world. The understanding of natural phenomena such as botany, climatology brings in the environment an idea of determinism, hence a certain deistic conception of the world. Scientific reflection also highlights a complex reality that is specific to the Creole world and this reality can only be clarified in the light of foreign conceptions.